

# Chevaux et cavaliers Arabes

Dans les arts  
d'Orient  
et d'Occident



*Couvercle de brûle-parfum  
en forme de tête de cheval*  
Khorasan, XII<sup>e</sup> siècle  
Alliage quaternaire gravé  
H. 6 cm  
Londres, The Nasser D. Khalili  
Collection of Islamic Art

**L'Institut du monde arabe a fait le choix de présenter à son public, du 25 novembre 2002 au 30 mars 2003, une grande exposition patrimoniale qui a pour thème le cheval à travers la civilisation arabo-islamique.**

Cette exposition, intitulée *Chevaux et cavaliers arabes*, s'inscrit dans la lignée d'une série de manifestations prestigieuses dont le succès aura eu pour effet de placer désormais l'Institut du monde arabe parmi les plus grands lieux d'exposition tant français qu'internationaux.

# *Le cheval est là, partout en islam, qui véhicule, dans la réalité, les armées victorieuses et, dans les rêves, les visions prophétiques*

*Coupe au cavalier  
brandissant une épée*  
Nishapur, IX<sup>e</sup> - X<sup>e</sup> siècle  
Céramique à décor peint  
sur engobe et sous glaçure  
H. 6 cm ; D. 22 cm  
Berlin,  
Museum für Islamische Kunst



Les plus beaux objets relatifs au cheval, pièces de harnachement, costumes, parures, matériels et équipements liés à la pratique équestre, représentations dans la pierre ou le métal, sur papier ou sur toile, en provenance des plus grands musées et des plus riches collections tant d'Europe et d'Amérique que du monde arabe, seront présentés à l'Institut du monde arabe pour constituer la plus importante exposition jamais consacrée à ce sujet en Occident.

Cet Occident, dont la fascination pour le cheval arabe et les traditions arabo-islamiques en ce domaine, jamais démentie au cours des siècles, sera elle aussi présente dans l'exposition, au travers des œuvres des plus grands peintres, sculpteurs et dessinateurs européens du XIX<sup>e</sup> siècle, d'inspiration romantique et orientaliste.

C'est que le cheval est partout présent dans l'histoire de la civilisation arabo-islamique. Mieux que le chameau, c'est lui qui en moins d'un siècle fait avancer les colonnes victorieuses des armées musulmanes jusqu'aux Indes, en Orient, et à l'Espagne, en Extrême-Occident. Et c'est lui que chevauche le prophète Muhammad jusqu'au septième ciel.

La tradition, en islam, on le sait, est peu friande de miracle. Point de prophète marchant sur l'eau, d'aveugle recouvrant la vue ou de multiplication des pains. Il est une exception pourtant dont rend compte le Coran dans la dix-septième sourate, précisément intitulé "le Voyage



*Coupe au cavalier fauconnier*  
Iran, Kashan, vers 1200  
Céramique  
D. 21,3 cm ; H. 9,4 cm  
Copenhague,  
The David Collection

*Coupe au cavalier chasseur*  
Iran, période sassanide, VII<sup>e</sup> siècle  
Argent  
Paris, Bibliothèque Nationale de France,  
Cabinet des Médailles



nocturne”, périple et ascension  
nuitamment accomplis par le prophète  
Muhammad et qui lui permirent de se  
rendre, monté sur une cavale prodigieuse,  
la jument al-Buraq, de La Mecque à  
Jérusalem, puis de gravir chacun des sept  
cieux, rencontrant à la porte de chacun  
d’eux, chacun de ses glorieux prédéces-  
seurs : Adam, Abraham, Moïse, Jésus...  
avant que de s’entretenir avec Dieu  
— à 70 000 reprises, selon certains  
auteurs —, tout cela dans un temps  
imperceptible aux mortels, qui lui fit  
retrouver, de retour à La Mecque et  
grâce aux allures de sa monture  
formidable, sa couche encore chaude et  
l’eau d’une cruche, renversée en partant,  
encore en train de se répandre au sol.

Le cheval est là, partout en islam, qui  
véhicule, dans la réalité, les armées  
victorieuses et, dans les rêves, les visions  
prophétiques.

Dans la réalité, les Arabes ont forgé un  
mot, “*furusiyya*” (sur la racine d’un des  
vocables parmi tant servant à désigner  
le cheval : “*al-faras*”), qui n’a  
d’équivalent dans aucune autre langue  
pour la raison qu’il recouvre tout à la fois,  
science équestre et équitation, cavalerie  
et chevalerie, hippologie et hippatrie.  
Et plus encore, pour ceux qui s’adonnèrent  
à son culte : un véritable mode de vie.

Ainsi, tel sultan mamelouk, al-Nassir  
Muhammad, disposait dans sa capitale  
du Caire de quelque sept ou huit  
hippodromes où étaient organisés non  
seulement des courses mais aussi des  
carrousels. Ce prince, monté sur le plus  
beau de ses coursiers, participait en  
grand apparat aux fêtes et aux spectacles  
qu’il offrait. C’est pour lui, et sous son  
nom que fut rédigé “*Le Livre de Nassir*”,  
qui constitua le plus complet des traités  
jamais écrit sur le cheval.

لَهُ الْفَيْلُ وَالتَّبِي وَسَاوَا نَعَابَةً  
فَلَرِحَا وَسِرْحَانٍ وَتَقْرِيْبٌ تَنْفِيْلُ  
امرؤ القيس

Il mit en place une administration exclusivement consacrée à la gestion de ses haras — où l'on enregistrait la généalogie complète de chaque nouveau produit, comme les origines de toute nouvelle acquisition — et à celle de ses écuries, où se pouvaient compter, à la date de sa mort, en 1342, quatre mille huit cents chevaux. Les grands hommes de ces grands siècles arabes, princes ou poètes, sont aussi — sont surtout, sont d'abord — cavaliers. Ainsi, dès l'abord du premier hémistiche du plus célèbre vers — un vers que le grand Jorge Luis Borges plaçait au pinacle de toutes les poésies — du plus célèbre des poètes arabes, l'immense Al-Mutanabbi, dit "Prince des poètes", cet animal unique — dont un proverbe syrien nous dit qu'il convient de "l'aimer comme son fils" mais de "le traiter comme son ennemi" — occupe la première place :

**"Le cheval, la nuit,  
le désert me connaissent"  
"Et l'épée, la lance, le  
parchemin et la plume"**

Tous les poètes arabes ou presque en ont loué les vertus. Ainsi d'Imru al-Qays (mort en 550), premier poète de langue arabe et prince maudit, dépossédé de son royaume, rendant ainsi compte, dans sa *mu'allaqat* fameuse — selon la traduction qu'en

donna Jacques Berque —, des mérites de son étalon :

**"De gazelle a les hanches et  
d'autruche les jambes"  
"Le trot du loup la détente du  
renardeau"**

Le prince-poète ne pouvait pourtant qu'ignorer, en ces temps anciens, que sa monture descendait en droite ligne d'un petit mammifère, *l'Eohippus* — à peine plus gros qu'un renardeau et plus petit qu'un loup —, ancêtre de tous les équidés, qui vivait, il y a quelque soixante millions d'années, sur le continent américain.

Bien évidemment, l'exposition que l'Institut du monde arabe présente à son public, *Chevaux et cavaliers arabes*, ne remonte pas dans le temps jusqu'aux ères antéhistoriques. Toutefois, des traditions d'époque antéislamique sont évoquées dans la mesure où elles constituent les sources de la pratique équestre arabe à venir. Les plus anciennes des pièces exposées dans ce contexte sont un bas-relief assyrien et des mors en bronze du Louristan (Turquie), datant environ du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Turco-mongol, iranien, mésopotamien, bédouin-nomade et maghrébin : les principaux héritages de cette tradition arabe en gestation se donnent à lire sur les représentations que proposent de ceux-ci des pièces archéologiques d'origines diverses : éléments mobiliers de la péninsule Arabique,

Calligraphie :  
Hamda Yacoub

الفَيْلُ وَالتَّبِي وَالتَّبِي  
والتَّبِي وَالتَّبِي وَالتَّبِي  
التَّبِي

غم آمد جبار از آن کار بهر	خوشی برآمد دشت و شهر	ازین کوه آتش نامش	بیزوی زردان نمکی دشت
که موسی نشد بر تن او تابه	از آن روی دیگر برون نرفت	بد شکم دل پیش آتش است	سیاوش سیر را قند می خست

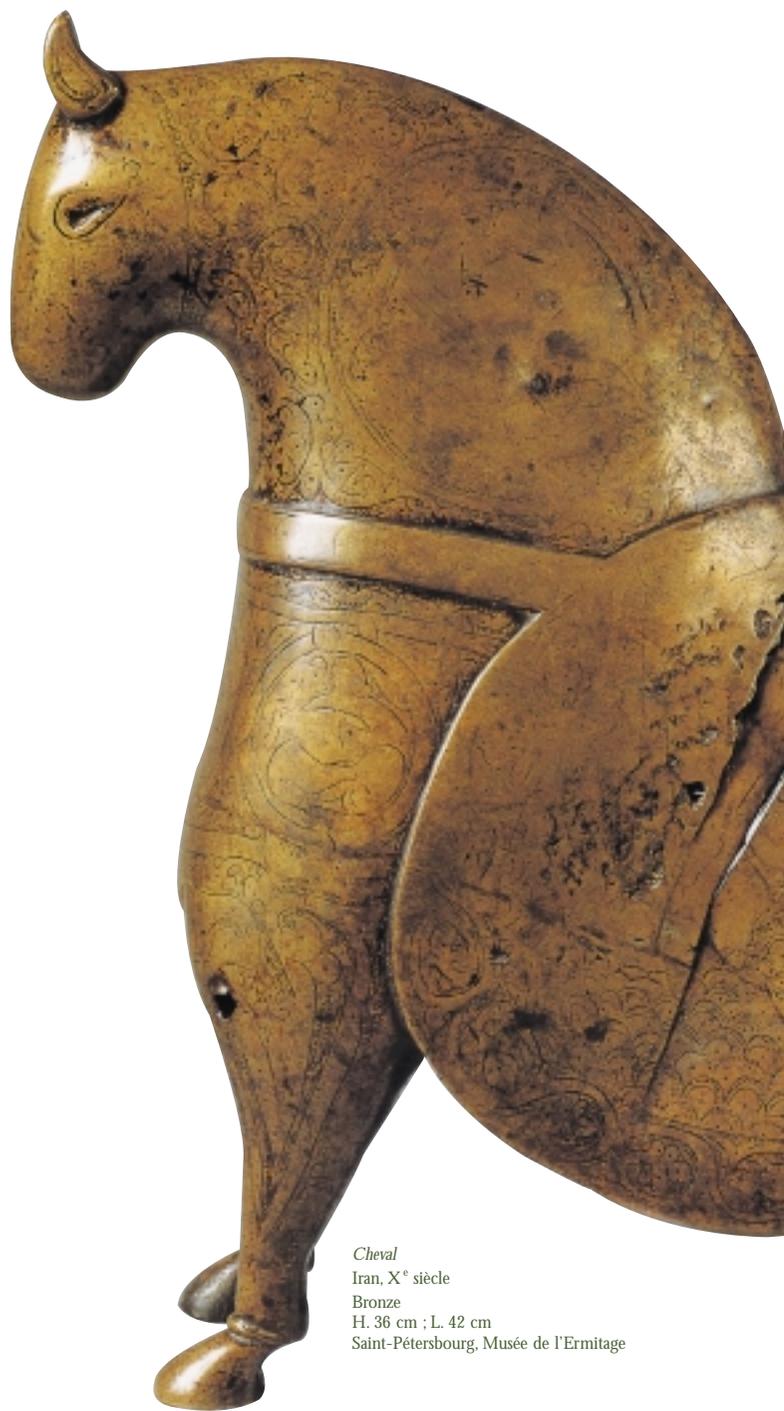


برآمد با یوان آتش بدید	جواز دست سودا به او آسیند
همی گشت خوبان پر از کاف و کوی	همی خواست کور را بداند برو

*C'est la synthèse originale de ces  
différentes traditions qui,  
rapidement, s'affirme, pour donner  
naissance à la "fursiyya"*

fresques et mosaïques (d'époque romaine notamment), céramiques et bronzes (d'époque byzantine notamment). Ainsi de tel panneau de fresque de Padjikent (Asie centrale), provenant du Musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg ou de telle stèle au cavalier numide, d'époque romaine, prêtée par le Musée du Bardo de Tunis...

C'est la synthèse originale de ces différentes traditions qui, rapidement, s'affirme, pour donner naissance à la "fursiyya". La diversité des traditions va de pair avec la diversité des "races" : turco-mongole, égyptienne, barbe et, bien sûr, arabe. Dans le cadre d'une mise en perspective de la pratique équestre au travers de la civilisation arabo-islamique, c'est dans leur pluralité qu'il convient d'appréhender les montures des hommes plutôt que de s'exténuer en quête d'un improbable modèle unique : "*Appelez-le persan, numide, barbe, arabe de Syrie, nedji, peu importe, toutes ces dénominations ne sont que des prénoms, si l'on peut parler ainsi, le nom de famille est un : cheval d'Orient*", écrivait en 1855 celui qui fut l'interlocuteur privilégié en matière de cheval de l'émir Abd el-Kader, le général E. Daumas, dans son célèbre ouvrage, *Les Chevaux du Sahara et les mœurs du désert*.



*Cheval*  
Iran, X<sup>e</sup> siècle  
Bronze  
H. 36 cm ; L. 42 cm  
Saint-Petersbourg, Musée de l'Ermitage

A côté des traités de “*furusiyya*” qui codifient strictement les exercices d’adresse utiles à la formation des cavaliers (à la parade, à la guerre, à la chasse, au jeu de polo, etc.) et font progresser la science vétérinaire — et notamment les somptueux manuscrits richement illustrés prêtés à l’IMA par l’Institut d’Etudes Orientales de Saint-Pétersbourg ou par la British Library de Londres —, figure ce qui a pu subsister à travers le temps de l’équipement de cet homme à cheval des premiers siècles de l’islam : casques, masses d’arme, sabres, lances, arcs, flèches et carquois. Et des représentations de celui-ci — céramiques, textiles, métaux incrustés — ou de sa monture : figurines hippomorphes...



La sophistication des codes et des pratiques témoigne de la place et de l’usage aristocratique qui sont réservés au cheval. Art militaire, iconographie et divertissements princiers font du cheval, là comme ailleurs, là plus qu’ailleurs, l’emblème, par excellence, du pouvoir.

Les Croisades vont être, dans ce domaine comme dans maints autres, l’occasion d’un véritable choc culturel. Les grands seigneurs croisés trouvent, face à eux, des cavaleries, arabe et turque, dont l’extrême habileté les déconcerte d’emblée. Ces cavaliers du Proche-Orient procèdent par charges rapides et “*n’ont point de honte à fuir ensuite et en fuyant se retournent et tirent de leurs arcs sur leurs ennemis, leur infligeant grand dommage*”, ainsi que le relate un chroniqueur anonyme.

On est bien loin, en l’occurrence, de la manière de faire des Latins dont les “grosses cavaleries” manquent beaucoup, par comparaison, de mobilité et d’efficacité. De nombreux princes et seigneurs croisés vont ainsi s’enticher de ces petits chevaux d’Orient dont ils ramènent avec eux des spécimens en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Par ailleurs, les acquis de la cavalerie musulmane pénètrent lentement en Europe occidentale par la voie de l’Andalousie.



Pendant tout le Moyen Age, en Europe, l'aristocratie se partage entre les tenants de ce petit cheval "arabe" et ceux d'un destrier plus robuste, mieux capable d'assumer la lourde charge que représente l'armure du cavalier. L'apparition puis la généralisation de l'artillerie finira par trancher en faveur du premier ; l'avenir du cheval d'arme s'en trouvait scellé.

Mais le véritable engouement pour le cheval arabe date en fait de Bonaparte. Lors de la bataille des Pyramides, emmenée par Mourad Bey, l'armée mamelouke, constituée de quelque neuf à dix mille cavaliers aux montures

richement harnachées, manque de très peu de défaire le général français. Bonaparte en concevra, pour le cheval arabe, une admiration indéfectible ; en provenance et en souvenir du champ de bataille, ses soldats lui offriront une superbe selle de chef mamelouke qui sera présentée dans l'exposition.

De ce jour, Bonaparte n'aura plus de monture qu'arabe et, si possible, à la robe blanche, tel Ali, l'étalon qu'il ramène en France et qu'il montera à Marengo, à Essling, à Wagram. C'est ainsi que le montrèrent David, Gros ou Horace Vernet.

Cette vraie passion de Bonaparte aura pour conséquence d'augmenter considérablement et décisivement la part de sang arabe dans les élevages et les haras français mis à mal par les conflits incessants qui agitent l'Europe. Un authentique souci de sélection s'instaure dès lors dans l'élevage français, à l'instar de ce qui se pratique outre-Manche depuis déjà fort longtemps : *“la notion de cheval arabe dans son acception rigoureuse est européenne”* — constate Jean-Pierre Digard, anthropologue, membre du comité scientifique de l'exposition — et celle-ci *“date au plus tôt de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle”*.

Ce *“désir d'Orient”* ne reste pas enclos dans les écuries... Une véritable arabomanie s'est emparée de la société par le haut, qui s'inscrit dans la continuité des turqueries en vogue à la cour depuis le XVII<sup>e</sup> siècle et la mode, ensuite, des sultanes de Boucher ou des pachas de Fragonnard... *“L'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu pour les intelligences autant que pour les imaginations une sorte de préoccupation générale”*, remarque Victor Hugo, en 1829, dans la préface des... *Orientales*.

Patrie de *“pure pensée”* — toujours selon Hugo —, cet Orient offre aux artistes des thèmes et des sujets qui les entraînent, au-delà des parages trop courus de l'Antiquité ou de la Bible, sur *“le territoire de l'inconnu, celui que cherche à explorer tout créateur”*, ainsi que l'écrit

joliment Christine Peltre — membre du comité scientifique de l'exposition — dans l'ouvrage qu'elle a consacré aux *Orientalistes*. Et celle-ci de constater ensuite que *“cette sorte d'envoûtement reste pourtant impuissant à expliquer l'ampleur et l'intensité de l'orientalisme, qui est devenu au cours du XIX<sup>e</sup> siècle un élan fondamental de l'art d'Occident.”*

Tout ce qui est présenté dans l'exposition, ces objets rares, ces pièces uniques, en provenance de l'Orient véritable vont se trouver, encore sublimés, dans les œuvres des artistes d'Occident. Tel *Cavalier mamelouke*, de Géricault (Musée du Louvre), telle *Fantasia*, de Delacroix (Musée de Montpellier) témoignent de cet Orient de rêve alors devenu une sorte d'ailleurs absolu.

Les voyages en Orient succèdent aux voyages en Orient. Mais la part du rêve va de pair avec des réalités plus rudes, avec la résolution de la *“question d'Orient”*, avec la pénétration de l'Orient par l'Occident, avec la création, par l'Occident, d'un Orient *“exoticisé”* à l'extrême.

Ce sont pourtant, souvent de purs chefs-d'œuvres qui sortent des imaginations débridées d'artistes que l'Orient inspire. Cet *“élan fondamental de l'art d'Occident”* — complice inconsidéré de l'impérialisme, que dénonçait naguère Edward Saïd — témoigne aussi d'une vigoureuse appétence de connaissance, d'une curiosité puissante, d'un véritable galop de l'âme.

# Aux origines des origines

C'est du continent américain que se trouve être originaire l'*Eohippus*, ancêtre de tous les équidés, qui y vivait voici quelque soixante millions d'années. Guère plus gros — à l'époque — qu'un renard, il emprunte le détroit de Behring, alors pris dans les glaces, pour atteindre l'Asie et s'installer dans ses steppes centrales, où, pendant toute la préhistoire, au rythme des changements de climat, de l'avance et du recul des glaciers, de petits groupes d'équidés évoluent jusqu'à constituer l'*Equus caballus*, c'est-à-dire le cheval que nous connaissons aujourd'hui.

Deux principaux centres de peuplement se forment, l'un à l'ouest de l'actuelle Mongolie, en Dzougarie, donne naissance à une "race" dite mongole, et l'autre, dans la région du Ferghana, au nord-est de la Perse, à une seconde "race" dite aryenne. La première — *Equus caballus mongolicus* — essaime très tôt, tant vers l'Est, jusqu'aux confins de la Chine, que vers l'Ouest, jusqu'en Scandinavie et en Espagne. C'est ce petit cheval mongol que les chasseurs du paléolithique font figurer sur les parois de leurs grottes — à Lascaux, notamment —, lui aussi qui donne naissance au type dit ibérique ou andalou, lui encore que les Sumériens attellent à leurs chars et qui sert, plus tard, de monture aux cavaliers d'Attila, de Genghis Khan ou de Tamerlan.

La seconde lignée — *Equus caballus aryanus* — ne quitte son berceau natal du Ferghana qu'aux époques historiques. Ses multiples descendants donnent naissance à de nombreuses variétés — ou "races" — de chevaux, tant en Asie, qu'en Europe ou en Afrique. Les envahisseurs Hyksos les introduisent, au XVIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, en Égypte, où ils donnent naissance à la "race" dite égyptienne. Plus à l'Ouest, une autre souche, dite "barbe" s'épanouit en Numidie.

Les Assyriens, remarquables dresseurs, ne se contentent pas de les atteler, à l'instar des Égyptiens, mais apprennent à les monter, sans selle ni étriers, constituant une véritable cavalerie, sans doute la première de l'histoire de l'humanité, maniant l'arc et la lance. Atteignant la Grèce et les Balkans, ils sont à l'origine, dans la mythologie, des Centaures et des Lapithes, et servent ensuite de montures aux soldats d'Alexandre le Grand. Reprenant de la sorte le chemin de l'Asie, on les retrouve notamment au Proche-Orient. Avec leur chanfrein souvent légèrement creusé, ainsi qu'en témoignent maintes représentations, ils constituent (ou figurent parmi) les ancêtres du cheval arabe.

Il est difficile d'être plus précis quant aux origines de ce cheval "arabe". Pour les meilleurs spécialistes de la préhistoire, on le sait, l'homme a fait, dix mille ans avant notre ère, l'objet de tant de mélanges, de croisements et de brassages, qu'il n'est déjà plus question d'évoquer à son égard la notion de "race" pure. Que dire alors du cheval ?... Et du cheval "arabe" ?... Quand l'auteur très britannique de *The Encyclopedia of the Horse*, Elwyn Hartley Edwards, affirme "qu'il existe de toute évidence, dès 2500 ans avant Jésus-Christ, dans la péninsule Arabique, une race de chevaux ayant tous les traits et les caractéristiques du cheval arabe" ? Et quand, par ailleurs, l'auteur français du *Cheval arabe*, Philippe Barbié de Préaudeau, écrit : "Ainsi donc, à l'aube de l'ère chrétienne, aucun cheval ne court encore à travers les déserts d'Arabie, aucun Arabe ne s'est encore laissé séduire par l'ivresse des chevauchées. Un siècle après, tout a changé" ? Et d'expliquer ensuite comment tel prince yéménite alla quêrir en Mésopotamie, dans le courant du deuxième siècle de notre ère, les premiers chevaux jamais introduits dans cette même péninsule...





*Chanfrein*  
Syrie, Damas, 1419  
Fer battu et forgé, damasquiné d'or  
H. 50,8 cm ; L. 23,1 cm  
Lyon, Musée des Beaux-Arts

## Le catalogue de l'exposition

Placé sous la direction de Jean-Pierre Digard, anthropologue, directeur de recherches au CNRS et membre du comité scientifique de l'exposition, cette publication constitue la première synthèse consacrée au "cheval d'Orient". Débordant le strict contexte de l'exposition, ce livre-catalogue réunit des essais dus à la plume des meilleurs spécialistes arabes et européens dans les domaines notamment de l'histoire de l'art, de l'équitation et de l'histoire de la littérature.

Coédition : IMA-Gallimard  
300 pages, 360 illustrations  
(prix : 42 €, broché ; 55 €, relié).

## Le film de l'exposition

Dépassant le côté forcément statique des œuvres d'art présentées dans l'exposition, le film s'attache à montrer la relation vivante et affective qui lie l'homme à sa monture. Des haras — au Maghreb (Royaume du Maroc), et au Proche-Orient (Royaume de Jordanie) — permettront d'illustrer la pérennité et la continuité de la passion des Arabes pour leurs chevaux et — tout en tenant compte de la diversité des pratiques, aujourd'hui —, d'entendre résonner l'écho de la "*furusiyya*" éternelle.

Coproduction :  
IMA-Les Films d'ici-Mezzo-Equidia  
Durée : 52 minutes.  
Mise en scène : Michel Quinejure.

# | Commissariat

**Commissaire général : Brahim Alaoui,**  
*directeur du Département Musée  
et Expositions de l'Institut du monde arabe*

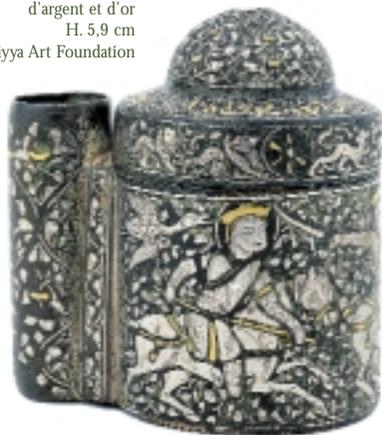
**Conseiller scientifique : Pierre Chaigneau,**  
*conservateur honoraire*

**Commissaire art islamique : Eric Delpont,**  
*Institut du monde arabe*

**Commissaire peintures : Noha Hosni Maillard,**  
*Institut du monde arabe*

**Assistante aux commissaires : Aurélie Fauret,**  
*Institut du monde arabe*

*Encrier aux cavaliers  
Iran, XIII<sup>e</sup> siècle  
Alliage cuivreux incrusté  
d'argent et d'or  
H. 5,9 cm  
Vaduz, Fursiyya Art Foundation*



# | Comité scientifique

**Arlette Sérullaz :**  
*Conservateur général, département des Arts graphiques,  
Musée du Louvre et Musée Eugène Delacroix*

**Christine Peltre :**  
*Professeur et directeur de l'Institut d'histoire de l'art,  
Université Marc Bloch (Strasbourg)*

**Annie Vernay-Nouri :**  
*Conservateur au département des manuscrits arabes,  
Bibliothèque Nationale de France*

**Jean-Pierre Digard :**  
*Directeur de recherches au CNRS*

**Christian Robin :**  
*Directeur de recherches au CNRS et archéologue*

**Yves Porter :**  
*Maître de conférence,  
Université de Provence (Aix-en-Provence)*

# | Communication

**Directeur de la communication : Philippe Cardinal**  
**assisté de : Aïcha Idir-Ouagouni**  
Tél. : 01 40 51 39 01 - Email : aouagouni@imarabe.org

**Attachée de presse  
et de communication : Josy Perceval**  
Tél. : 01 40 51 39 56

**Chargée de presse arabe : Salwa Al Neïmi**  
Tél. : 01 40 51 39 82

*Kitāb al-Makhzūnfi jāmi' al-funūn  
de Muḥammad ibn Yaḥyā  
ibn Khazzām al-Khuttālī  
Copié en 1474  
Papier, gouache et encre  
30x21x3cm  
Saint-Pétersbourg,  
Institut d'Etudes Orientales*